

LES CHEVAUX DE TROIE



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH éditions -2019
7, rue Clément Ader
56880 Ploëren

BRUNO L'HER

LES CHEVAUX
DE TROIE



« Je suis né pour te connaître,
pour te nommer, LIBERTÉ. »
Paul Éluard

à Pascal SIMKER, parti bien trop tôt...

PROLOGUE

L'Histoire. Dans les livres, ce sont ces fabuleuses peintures rupestres d'hommes préhistoriques tuant avec stratégie quelque animal, maîtrisant le feu, les métaux, prouvant à cette occasion que l'humain prenait déjà le contrôle du monde. Ce sont ces illustrations sans perspective de combats acharnés et meurtriers avec, pour toile de fond, des châteaux-forts sans cesse convoités. Ce sont ces fresques colorées à l'effigie de guerres saintes ou de conquêtes grotesques d'empires. Ce sont ces photographies saisissantes de corps à corps sanglants dans des tranchées crasseuses, ou d'odieux massacres lors de débarquements sur des plages de sable blanc rougi par le sang des hommes.

Sommes-nous conscients que derrière chaque date, chaque fait, aussi historique et meurtrier soit-il, des hommes ou des femmes en ont été à l'origine ? Des stratèges de tout acabit, des hommes de pouvoir assoiffés d'encore plus de pouvoir.

Il faut en être convaincu. L'histoire ne se fait pas seule, avec fatalisme. L'esprit et l'ombre de l'homme planent toujours sur ces tournants de la vie, de nos vies !

Nous sommes-nous parfois interrogés sur les instigateurs de notre avenir, sur les décideurs de nos lendemains de sang, de peine, de douleur et de mort ? S'agit-il d'hommes de l'ombre, d'hommes publics ? Des intervenants insignifiants au profil démoniaque ou des intellectuels sans scrupule mettant leurs

facultés hors norme au service des puissants, des dictateurs, des castes influentes aux orgueilleux desseins ?

Pourquoi cette histoire, façonnée par l'homme, n'appartiendrait-elle qu'au passé ? Parce que de nos jours, en France, les guerres sont loin de nos portes ? Et si, aujourd'hui, par des faits aussi violents qu'anodins, des esprits fourbes préparaient déjà nos lendemains de souffrance et d'asservissement ?

Et si une terrible page de notre histoire était déjà en marche ?...

1

Canton de Vaud, Col des Mosses, Suisse

7 mai, 08h25 (J+1)

Bérénice en était sûre. Les montagnes s'étaient élevées de plusieurs centaines de mètres pendant la nuit. À présent, leurs cimes éventraient les nuages les plus hauts, baignant dans les entrailles d'un ciel inhospitalier. La jeune femme se tenait sur le pas de la porte, les bras en croix sur la poitrine. Ses frêles mains serraient avec force les manches de son gilet de laine noire. Frigorifiée, son regard se perdait dans le voile éthéré d'un brouillard aux allures chancelantes. C'est à peine si elle distinguait la petite église qui bravait les éléments en contrebas, au beau milieu du col des Mosses.

En contemplant ce décor de grisaille humide et glaciale, Bérénice n'avait de cesse de se rappeler l'épigraphe du panonceau solidement accroché à la porte vitrée du lieu de culte du petit village : « Le Maître est ici et Il t'appelle ». Mais, à cet instant précis, la jeune femme n'avait qu'une seule envie : hurler sa peur, expulser hors d'elle les tourments qui lui martelaient l'esprit. Sébastien, Jacques, Marc... qu'étaient-ils devenus tous les trois ? S'en étaient-ils sortis ? Étaient-ils encore vivants ?

La larme qui apparut discrètement au coin de son œil droit n'avait rien à envier à la pureté cristalline des milliers de gouttes d'eau qui, partout, lentement, se formaient au gré des traînes vaporeuses de la brume d'altitude. Certaines s'accrochaient désespérément à leur support en se déformant sous les faibles assauts d'un souffle à peine perceptible. D'autres s'écrasaient au sol dans un léger cliquetis aigu. Mais la larme de Bérénice, elle, roulait sur son visage avec la même lenteur exaspérante d'un temps suspendu, comme arrêté.

Bérénice frissonna sans retenue. L'humidité ambiante la pénétrait, lui vrillait tous les muscles de son corps. Les tremblements devenaient de plus en plus incontrôlables. Elle allait s'apprêter à regagner la chaleur du chalet lorsqu'une intuition la stoppa net. Tournant le dos à la vallée, son visage se détendit. De façon étonnante, la raideur de ses membres se relâcha. Lentement, elle se retourna.

La silhouette de l'homme surgit instantanément. Elle ne reconnut pas immédiatement la démarche. Mais lorsque les traits du visage du visiteur apparurent, Bérénice afficha les prémices d'un sourire. C'est au moment où elle distingua les larmes sur le visage de l'homme qu'elle comprit. Un hurlement s'échappa de sa gorge et résonna partout contre les flancs des montagnes. Ses forces l'abandonnèrent, son corps vacilla. Déjà, l'homme avait fondu sur elle et la maintenait debout, fortement serrée contre lui. Le cri n'avait pas faibli jusqu'au dernier filet d'air. Même au plus près, jamais il n'aurait été possible pour quiconque d'entendre les frêles paroles du visiteur :

— Pardon Bérénice... Pardon.

*

Bien des années plus tôt
Dans une banlieue parisienne – Novembre 2005,

Les flammes dévorent tout sur leur passage. Déformé par la chaleur inouïe du brasier, le squelette métallique d'une voiture laisse deviner ses os noircis et calcinés. Il ne reste déjà plus rien du véhicule incendié. Non loin de là, au pied d'une barre de béton, des yeux guettent. L'obscurité est leur alliée. Parmi eux, quelques uns témoignent d'une réelle impatience. Encore quelques minutes, peut-être quelques secondes, et ils seront là.

Enfin, ils arrivent. Les sons stridents des deux-tons annoncent la fin de l'attente. Fourgons bleus, fourgons rouges ou fourgons blancs, qu'importe ! Un point commun les lie : l'éclat bleuté de leurs gyrophares affolés, le bleu de l'autorité. Le même bleu que celui d'un ciel heureux qu'ils ne voient jamais, le même bleu que celui de la mer qu'ils n'ont jamais vue... Un bleu chargé d'espoir que leur avenir est incapable de leur promettre.

À peine arrivés, les hommes en uniforme se jettent dans un combat perdu d'avance contre les flammes destructrices. Mais, un autre combat commence lui aussi. Des pierres, des tiges de fer, des bouteilles, incendiaires ou non, pleuvent maintenant sur les soldats du feu. La protection des quelques policiers qui les accompagnent est dérisoire. Avides de révolte et de suprématie, les yeux de l'ombre se délectent du spectacle de ces hommes d'autorité qui

reculent et ne peuvent rien faire d'autre que d'abandonner leurs véhicules à la haine enflammée des révoltés. Bientôt, les gyrophares explosent dans la chaleur de l'incendie.

Dans de nombreux quartiers de la ville, dans d'autres quartiers d'autres villes, partout en France, des scènes identiques se produisent. Les émeutes gagnent du terrain. La police en perd. Le point de non retour est presque atteint. Les télévisions du monde entier décrivent le chaos français. Les gouvernants serrent les poings, durcissent leurs traits et leur ton. Alors, les interpellations se multiplient. Les sanctions pleuvent. Les jets de pierre diminuent. Les cris retombent. La situation s'améliore. Puis, le calme revient. Le fameux calme avant la tempête...

*

**Paris,
Décembre 2005,**

— Je n'ai que quelques minutes à vous consacrer. Le lieu est sécurisé ?

— Oui Agamemnon.

Le petit comité comprenait quatre hommes. La lumière volontairement tamisée permettait à chacun de se rappeler le secret que revêtait cette réunion.

— Bien. Soyez précis. Quel est le bilan ? Je vous écoute Ménélas.

— Dans l'ensemble, positif.

— Dans l'ensemble... ?

— Dans une très grande proportion, nos chevaux étaient prêts à jouer leur rôle, précisa Ménélas, à la carrure de rugbyman et au regard froid.

— Je vous ai demandé d'être précis ! fit Agamemnon, cinglant.

— Quelques réglages seront à opérer lors du prochain recrutement, l'obéissance, notamment.

— Le dressage serait à revoir ?

— En partie, mais d'après nos spécialistes en la matière, il ne s'agirait que d'une question de « dosage », enfin rien d'inaccessible.

— Hum... ne laissez rien au hasard ! L'enjeu est trop important !

— Soyez sans crainte Agamemnon, tout est sous contrôle, intervint Ménélas.

— Aucun risque que ces chevaux mal dressés ruent à tort et à travers, Ménélas ?

— Non, vraiment. Tout est sous contrôle. Nous avons été contraints de conduire à l'abattoir les chevaux qui s'étaient trop gravement... blessés.

Agamemnon parut perturbé par cette annonce en apparence futile. Se ressaisissant, il fit volte-face et s'adressa au troisième homme, plus tendu que les autres.

— Bien. Et vous Nestor, avez-vous réalisé l'étude que je vous ai réclamée sur les effets des événements ?

— Oui..., voici le rapport monsieur le min...

Le regard noir et meurtrier que lui adressa Agamemnon foudroya Nestor. Une chaleur intense lui envahit la poitrine et lui brûla les joues. Il dut déglutir avant de se reprendre.

— Heu... voici le rapport.

— Que dit-il en résumé ? demanda sèchement Agamemnon, considérant l'incident à peine clos.

— Plus de soixante-quinze pour cent de la population attendent une reprise en mains énergique du pays...

— Parfait, parfait... fit Agamemnon avant de rajouter, poursuivez le programme et tenez-vous prêts. La crise que vient de connaître le pays ces trois dernières semaines n'était qu'un exercice grandeur nature. Nous avons besoin de temps pour assurer ce projet, plusieurs mois, des années sans doute mais, un jour, il faudra passer à la vitesse supérieure. Vous devrez être prêts. Et alors seulement, nous pourrons nous montrer au grand jour, vous !, à mes côtés. D'ici là, nous devons limiter nos contacts au strict minimum...

Puis, demeurant parfaitement immobile, Agamemnon fixa intensément le quatrième homme resté en retrait dans un recoin sombre. Il lui lança :

— Quant à vous Ajax, soyez là où il faut, quand il le faudra. Sans vous, tout ceci n'a aucun sens... Aussi, ne faillissez pas. Si tout se passe comme cela se doit, vous aussi connaîtrez le pouvoir ! Au revoir, messieurs.

*

Quelques années plus tard...
Saint-Nicolas-de-la-Grave (Tarn et Garonne),
à l'embouchure du Tarn,
21 avril, 09h45 (J-16).

La peur n'était rien à côté de ce que ressentait le jeune garçon. Sa course effrénée l'obligeait à pousser des petits cris de panique. À ses plaintes se mêlaient de bruyants sanglots qu'il laissait sans honte

s'échapper de sa gorge en feu. Il était si terrifié que sa raison était à deux doigts de le quitter. Il avalait la moindre poche d'oxygène comme une bénédiction. Ses poumons lui provoquaient des brûlures insoutenables.

Sa petite taille était un atout. Il réussissait à se faufiler avec adresse entre les arbres aux branches basses. Parfois trop nombreuses, certaines lui fouettaient le visage, lui arrachant un cri supplémentaire de douleur. Les ronces lui labouraient les chairs, sans pitié. La terreur qui émanait de ce pauvre garçon avait pétrifié les lieux. Les oiseaux s'étaient tus. Même le vent s'était enfui, loin, très loin. Tout paraissait figé dans ce sous-bois que la faiblesse du jour peinait à éclaircir. Tout, sauf cet adolescent qui savait que lui seul détenait les clés de sa survie. Il avait déjà compris que son existence s'arrêterait nette dans cette forêt inhospitalière si ses poursuivants le rattrapaient. Comme les autres, il avait été prévenu... Et pourtant, il les imaginait tout proche, juste derrière lui. Il ressentait presque sur sa nuque leur haleine chaude aux senteurs de sang. Pour un peu, il sentirait leurs mains se refermer sur ses épaules.

Alors, il risqua un œil en arrière et constata avec horreur que ses poursuivants étaient plus proches qu'il ne l'avait imaginé. Ils étaient là, tout au plus à une trentaine de mètres !... Leurs silhouettes, menaçantes et effrayantes dans leurs costumes noirs, déjouaient avec aisance l'anarchie de la flore qui usait de sa totale liberté pour croître comme bon lui semblait.

Paniqué, l'adolescent redoubla d'efforts. Ce n'étaient plus des cris plaintifs que le jeune garçon poussait mais des pleurs hystériques. Sa vie ne tenait qu'à un fil et il ne voulait pas qu'il rompe. Dans sa course folle, il crut distinguer, juste devant lui, un endroit dégagé. Avec un peu de chance, sa jeunesse lui permettrait de gagner du terrain sur ses poursuivants. Mais ses yeux, que la vitesse et la panique embrumaient, ne lui permirent pas de comprendre à temps que sa fuite allait bientôt s'interrompre. Tardivement, il se rendit compte que le dégagement qui s'offrait à lui n'était autre qu'une large étendue d'eau.

C'en était fini. De façon étrange, un semblant de calme s'empara de lui. Il s'arrêta de courir tout en continuant à avancer. Déjà, dans son dos, les craquements de quelques branchages morts sous le pas de ses geôliers se firent de plus en plus nets. Sans retenue, le jeune garçon laissa alors le flot salé de ses larmes lui inonder le visage. Puis il se retourna...

*

Non loin de là, au même moment.

De ses reflets irisés, l'œil globuleux étirait en tous sens les herbes hautes et les arbres aux feuilles naissantes. Tapi dans la végétation éthérée, l'homme demeurait parfaitement invisible, le regard fixe. Son globe vitreux guettait implacablement la proie inconsciente de son imminente capture. Puis, le déclic eut lieu.

Un timide sourire de délectation anima aussitôt le visage de Jacques Maniault. Il sut immédiatement

que la photographie qu'il venait de prendre allait rejoindre en bonne place son précieux album. Celui qui regorgeait déjà de centaines de clichés d'instant volés à des volatiles tous plus colorés les uns que les autres.

—*Botaurus stellaris*. Je t'ai eu mon pote ! se lança intérieurement l'ornithologue amateur, fier de sa prise.

À quelques mètres de lui, le butor étoilé continuait à évoluer lentement sur la berge de l'étang. Ignorant tout de la présence du prédateur d'images, il transperçait la vase de son bec effilé, une intrusion mortelle pour tout mollusque qui avait eu la mauvaise idée de s'y laisser engloutir. L'ornithologue rechargea délicatement son appareil photographique, un argentique Minolta Dynax 60 24X36 qu'il ne parvenait pas à se résoudre à remplacer par les petites merveilles de technologie numérique.

Il fallait dire que Jacques Maniault était un conservateur hors pair, un matérialiste sentimental. Il tenait fièrement en mains l'appareil que ses anciens collègues policiers du fameux SPHP, le service de protection des hautes personnalités, lui avaient offert. C'est tout ce qu'il lui restait de ces temps mémorables où, au service du président de la République, il côtoyait les plus grands de ce monde. Jusqu'à ce foutu grain de sable... quatre ans déjà.

Mais pour le moment, Jacques Maniault réalisait photographie sur photographie pour immortaliser sa cible. À plusieurs reprises, l'oiseau s'était figé en cherchant à démasquer l'intrus dont il ressentait la présence néfaste. Mais l'ornithologue, parfaitement dissimulé sous ses artifices, faisait partie intégrante

du décor. Même les faibles cliquetis du déclencheur ne parvenaient pas à troubler le silence du marais.

Soudain, sans aucune raison, le petit héron se mit à courir éperdument et disparut dans les phragmites. Jacques fronça les sourcils. Il savait que l'oiseau avait forcément détecté une anomalie dans cette nature endormie. Le photographe amateur ne pouvait en être à l'origine, n'ayant pas bougé d'un millimètre. L'animal avait forcément senti un danger. Jacques Maniault aiguïsa son regard et chercha à identifier l'origine de la fuite du butor étoilé. Mais il n'y parvint pas.

Il dut se résoudre à abandonner la partie. Après tout, c'était peut-être lui la cause. Peut-être avait-il révélé sa présence d'un geste déjà effacé de sa mémoire. Mais qu'importe. Il avait eu le temps de mitrailler le bel oiseau. D'un léger mouvement de tête, il vérifia le compteur de son appareil photographique.

La valeur d'un ornithologue ne se mesure pas à sa capacité de dénicher les meilleurs coins ou encore les meilleurs moments de la journée pour surprendre l'oiseau rare. Il faut savoir provoquer les destins d'une rencontre inoubliable. Jacques était de ceux qui, pour rien au monde, ne voulaient connaître la frustration d'être à court de clichés lors d'un tel moment. Aussi, tout en enclenchant le rembobinage de son film, il plongea délicatement la main dans son petit sac militaire aux couleurs bariolées.

Il allait en sortir une pellicule neuve lorsqu'il redressa la tête. Il n'aurait pu l'affirmer sur le moment mais il lui avait semblé entendre un cri. Un moment, il pensa qu'il s'agissait du butor étoilé mais le cri ne

provenait pas de l'endroit où le petit héron s'était enfui. Il tendit l'oreille mais les secondes qui suivirent demeurèrent silencieuses. Soudain, des éclats de voix se firent plus nettement entendre. Cette fois-ci, le doute n'était plus permis.

En fait d'éclats de voix, il s'agissait plutôt de gémissements ; ceux d'un homme qui paraissait n'avoir plus que cette solution pour évacuer sa peur. Avant qu'elles ne prennent forme humaine de l'autre côté de l'étang, Jacques avait déjà identifié trois voix différentes. Il remarqua tout d'abord à une petite centaine de mètres, un jeune homme s'approcher de la berge en reculant lentement, les épaules basses et les bras ballants le long du corps, comme résigné. Puis, deux individus d'âge mur surgirent brutalement face à lui. Ce qui l'étonna immédiatement était la tenue vestimentaire de ces deux hommes, costume et cravate noirs sur chemise blanche. À cette distance, le jeune homme paraissait bien plus malingre que les deux molosses. Pour Jacques, il ne faisait aucun doute que celui qui reculait était un adolescent.

Jacques Maniault sut immédiatement que quelque chose de grave allait se produire. Il le sentait. Jusqu'à présent, son sixième sens ne l'avait jamais trahi. C'était sans doute grâce à cela qu'il était encore vivant aujourd'hui. Pour cette raison, il décida de rester dissimulé. Il ragea intérieurement en se rappelant que son appareil photographique était vide. Il défit au plus vite une pellicule neuve de son emballage de plastique noir mais il n'eut pas le temps d'en faire plus. Tout bascula très vite.

L'un des deux hommes cravatés sortit une arme de poing de sous sa veste et, sans aucune hésitation,

fit feu à trois reprises sur l'adolescent. Le corps du jeune garçon tressaillit à chaque impact avant de tomber comme une pierre dans les eaux froides du Tarn. Déjà, les petites vaguelettes qui fuyaient le cadavre s'imprégnèrent de la rougeur de son sang.

*

**Même jour, sur les lieux du meurtre,
11h15 (J-16).**

— Bon dieu, Jacques, réfléchis ! Tu as sûrement eu le temps de voir leurs visages ! Tu pourrais m'indiquer un âge, un début de description, je ne sais pas, merde !, un truc pour m'aider à comprendre ce bordel !

L'adjudant Thiercin, de la brigade de gendarmerie de Saint Nicolas de la Grave, était le seul dans la région à connaître parfaitement l'ancienne activité de Jacques Maniault. Alexandre Thiercin l'avait rencontré en enquêtant sur un important vol de bois de chauffage dans le voisinage. Rapidement, les deux hommes avaient sympathisé et Jacques, désireux de vivre une paix royale, lui avait demandé de taire à qui que ce soit son passé de super flic. Et il avait tenu parole. Pour tout le monde, Jacques Maniault vivait grâce à d'excellents placements immobiliers sur Paris, ce qui, pour partie, était vrai.

À présent, dans l'attente du médecin légiste, les deux hommes discutaient à l'écart de l'agitation des enquêteurs affairés à rechercher n'importe quel indice.

— Tu sais au moins s'il s'agit de mecs de la région ! Aide-moi, bon dieu !

— Tout ce que je peux te dire Alex, est qu'ils étaient deux et qu'ils portaient costume noir et cravate. Ils n'ont laissé aucune chance au gamin. Visiblement, ils le pourchassaient. Le pauvre gosse s'est retrouvé coincé sur la rive, ils lui sont tombés dessus, l'un d'eux a dégainé et l'a descendu comme ça, sans un mot. Le corps du gamin avait à peine touché l'eau qu'ils s'en allaient déjà tranquillement. C'est tout.

— Surprenant, non ? Qu'en penses-tu ?

— J'ai un avantage sur toi. J'ai assisté au meurtre, enfin, je devrais plutôt dire à l'exécution. Pour moi, cela ne fait aucun doute : les gars qui ont fait ça sont des pros !

— Tu veux dire, des tueurs à gages ?! Pour un gamin ?

— Non Alex. Des pros. Du genre... officiel si tu vois ce que je veux dire...

— Des barbouzes ?! Depuis quand les taupes se mettraient-elles à flinguer des gosses !?

— Ce n'est qu'une impression, Alexandre. Juste une impression. Tu m'as demandé mon avis. Je te le donne. Ça vaut ce que ça vaut ! Rien de plus !

— Si tes impressions sont les bonnes, il est évident que je ne garderai pas longtemps cette enquête. Pour l'heure, c'est à moi que l'on va demander des comptes et si je n'ai pas un minimum d'explications à fournir...

— Hélas, je ne peux vraiment rien pour toi.

— Tant pis. De toute façon, des hommes en costume noir, cravate, il n'y a qu'à un seul endroit où j'en ai remarqué ces derniers temps.

— Il n’y a quand même pas que des bouzeux sur ton territoire ?

— Non, bien sûr, mais des gars qui ressemblent à ceux que tu viens de me décrire, il n’y en a quand même pas des masses dans le secteur... sauf au château de Montmarsac.

— Chez le belge ?

L’adjudant Thiercin demeura, quelques secondes, silencieux avant de jeter son dévolu sur un vieux rondin de fortune où il s’assit. Il fixa Jacques Maniault et lui confia :

— Un soir, vers vingt-deux heures, en passant devant les grilles du château de Van Ribbenerg, une BMW de grosse cylindrée en est sortie en trombe. Certainement persuadé d’être seul sur terre, en tous les cas sur nos routes de campagne, le conducteur nous a carrément grillé la priorité. On l’a intercepté et contrôlé. Deux hommes occupaient le véhicule. Ils m’ont présenté leurs papiers. C’étaient deux représentants de commerce. Ils étaient parfaitement en règle, mais...

— Mais... ?

— Je ne sais pas. Quelque chose ne collait pas. Lorsque j’ai étudié leurs papiers, j’ai été frappé par le fait qu’ils paraissaient trop neufs... notamment leurs cartes de VRP.

— Et alors ?

— Eh bien, au vu de leur âge... ils avaient la trentaine bien tassée, leurs cartes auraient dû être écornées, pliées parce que malmenées ! Or là, c’est comme s’ils les avaient reçues la veille ou le jour-même ! Vraiment, ma première pensée a été de me dire qu’elles étaient fausses.

— Et je présume que tes deux représentants de commerce portaient costume noir et cravate ?

— Absolument. Sur le moment, je n'ai pas pu pousser plus loin mes vérifications car nous avons été appelés sur une intervention. Le lendemain matin, j'ai essayé d'en savoir davantage sur eux mais les intéressés étaient inconnus au fichier des personnes recherchées et leur véhicule appartenait à une société de location. N'ayant aucune base légale, je n'ai rien pu faire de plus.

— Humm... Ça ressemble bien à leurs méthodes. Si j'ai raison, peut-être sommes-nous en ce moment-même épiés par une de leurs équipes planquées dans cette foutue végétation...

Jacques Maniault se tourna alors vers l'autre rive et se mit à scruter le moindre bosquet suspicieux. Celui-ci peut-être, ou alors celui-là. La voix de Thiercin le sortit de sa réflexion.

— Ah, ça y est ! Voilà le médecin légiste. Je te rappellerai plus tard. Je suppose que tu ne veux pas te faire connaître comme témoin ?

— J'apprécierais assez que tu me tiennes à l'écart de tout ça.

— T'inquiète. Je marquerai dans mon rapport que l'appel que j'ai reçu devait probablement provenir d'un pêcheur qui n'était pas en règle...! Je te ferai un cédérom des photos de l'autopsie du gamin. Je pense qu'elle aura lieu lundi matin. Tu passeras me voir. Si je ne suis pas là, tu feras savoir au planton qu'un paquet de ma part t'attend sur mon bureau.

— OK, ça marche. Tu souhaiteras bien le bonjour à ton épouse !

— Oh, j’aurai du mal ! Elle s’est finalement tirée de la maison avant-hier... avec le notaire ! Tu t’imagines ! ?

— Désolé Alex, je l’ignorais.

— Vraiment pas de quoi. De toute façon, elle commençait franchement à m’emmerder. C’est peut-être moi qui me serais tiré un jour. Elle m’a devancé, c’est tout. C’est certainement mieux ainsi... Allez, salut ! Et n’oublie pas d’aller voter demain !

— Voter ? ! Tu m’as regardé ! Tu ne crois quand même pas que je vais perdre mon temps pour tous ces guignols, notamment ce pourri de Bourgueil !

— C’est lui qui t’as fait virer ?

— Mmhh... acquiesça Jacques Maniault, amer.

— Eh bien, va voter contre lui !

— Tous des pourris, je te dis...

En se quittant, les deux hommes s’adressèrent un sourire complice.

*

À quelques centaines de mètres de là...

— Bon, le gendarme il n’y a pas de problème. On sait où le trouver. Mais qui est le type avec lequel il discute depuis tout à l’heure ?

— Aucune idée, monsieur. Je ne l’ai jamais vu avant. Et pourtant, Dieu sait si j’en ai passé du temps à connaître tous les gens du pays.

— Visiblement, pas assez. Je n’aime pas ça du tout. Ils ont vraiment l’air de bien se connaître. Ce qui m’inquiète est que ce gendarme...

— Il s’agit de l’adjudant Thiercin, monsieur. C’est le commandant de la brigade locale.

— Oui, eh bien ce qui m'inquiète est que cet adjudant a certainement mieux à faire en ce moment avec ce cadavre sur les bras plutôt que de perdre son temps à discuter avec ce gars !?

La conversation entre les deux inconnus avait lieu de l'autre côté de la rive à bonne distance de la zone de découverte du jeune cadavre. Tous deux étaient parfaitement masqués par des arbustes bas particulièrement fournis. Grâce à leurs jumelles, ils ne perdaient aucun fait et geste des gendarmes qui s'activaient en contrebas.

— Quelqu'un a peut-être été témoin de quelque chose...? suggéra l'un d'eux, le plus jeune.

— Évidemment que quelqu'un a été témoin de ce qui s'est passé ! Et ce quelqu'un ne peut être que ce gars-là. Sinon, comment voulez-vous que ces gendarmes soient arrivés avant que vous n'ayez eu le temps de récupérer le corps ?

— C'est très fâcheux...

— À qui la faute !... Et, franchement, ça ne me plaît vraiment pas. Il faut, coûte que coûte, que vous sachiez qui c'est.

— Entièrement d'accord avec vous, monsieur. Je ne le sens pas non plus ce gars-là. Tout à l'heure, on aurait dit qu'il avait compris que nous étions là. J'ai même eu l'impression qu'il nous avait repérés tellement il a fixé notre position avec insistance.

— Dans tous les cas, vous me l'identifiez le plus rapidement possible. De plus, vous ferez surveiller de près ce gendarme. Je me méfie toujours de ces gardes-champêtres, qui, sous leurs airs de derniers de la classe, arrivent toujours à foutre un bordel monstre en fourrant leur nez là où ils ne devraient pas. Si jamais

celui-ci est un de ces spécimens, vous saurez ce qu'il vous restera à faire...

— Monsieur, je crains de ne pas comprendre...

— Je crois avoir été assez clair, non ?

— C'est un gendarme tout de même !

— Si vous ne vous sentez pas capable d'assurer votre rôle, dites-le-moi tout de suite, on gagnera du temps.

— Soyez tranquille, monsieur. C'était juste une pensée en l'air...

— On ne vous demande pas de penser, mais d'agir uniquement. Vous nous avez foutus dans un beau merdier, alors ne vous avisez pas de me faire regretter de vous avoir renouvelé ma confiance. C'est à vous de remettre de l'ordre dans nos affaires !

— Très bien monsieur.

— En attendant, on continue sans rien changer au programme. Tenez-moi au courant de tout ce que vous pourrez apprendre. Il ne faudrait pas que cette petite... anicroche foute tout par terre.

— Mes hommes n'ont pas vraiment eu le choix...

— On a toujours le choix... sauf lorsqu'il s'agit de se montrer compétent. Vos hommes, comme vous dites, ne se sont pas montrés professionnels. Vous me transmettez leurs dossiers. Ils avaient sûrement d'autres solutions moins... compromettantes. D'autant que ce garçon correspondait en tous points aux attentes de nos « employeurs » ! Aussi, rappelez-vous ceci. Dans cette entreprise, nous ne sommes que des petits. Alors, plus d'initiative sans m'en avoir entretenu au préalable. Sinon, c'est vous que l'on retrouvera dans cet étang. Suis-je assez clair ?

— Tout à fait clair monsieur, répondit l'homme comme s'il s'agissait d'une banale conversation sur le temps qu'il faisait.

— Bien, je vous laisse...

Les yeux rivés à ses jumelles, l'inconnu se replongea dans sa surveillance. Subrepticement, une question lui vint à l'esprit.

— Au fait monsieur, quelle sera la conduite à tenir dans le cas où le type avec lequel discutait l'adjudant Thiercin poserait un problème particulier ?

N'obtenant aucune réponse, il abandonna ses jumelles, se retourna et se mit aussitôt à sourire. L'homme qui lui tenait compagnie quelques secondes auparavant avait déjà disparu, sans un bruit, sans faire craquer la moindre brindille morte.

— Très fort monsieur, vraiment très fort ! pensa-t-il tout haut.

Sourire toujours aux lèvres, il reprit sa surveillance en s'intéressant tout d'abord à l'adjudant Thiercin qui, penché au-dessus du cadavre de l'adolescent, écoutait les commentaires du médecin légiste. Puis, il promena ses jumelles en tous sens à la recherche de l'homme dont il ignorait tout jusqu'à son visage et fut surpris de ne plus le voir. Lui aussi, paraissait être doté d'une grande capacité de discrétion.

De son poste d'observation, le guetteur sentit un frisson lui parcourir la colonne vertébrale. Son patron avait sans doute raison. Les ennuis n'en étaient peut-être qu'à leur commencement...

*

**Gennevilliers, quartier du Luth (Hauts-de-Seine),
Au même moment (J-16).**

Habib Saleh fixait sans arrêt la suite de lettres et de chiffres griffonnés par un inconnu sur le ticket de métro qu'il tenait fermement entre les doigts. Huit mois déjà qu'on lui avait annoncé que ce jour arriverait. Un jour où, coincé dans le coin supérieur gauche de sa boîte à lettres, il découvrirait un vulgaire ticket de métro. Un billet sans retour pour un bouleversement terrifiant.

Il prit conscience, en le contemplant, qu'il détenait le sésame d'un avenir définitivement souriant. Fini, bientôt, les interminables files d'attente pour la prorogation de son titre de séjour. Fini, cette récurrente et viscérale inquiétude d'une reconduite manu militari à la frontière.

Mais, avant cela, il fallait qu'il accomplisse ce pour quoi il avait été formé, ce pour quoi il profitait d'une relative impunité. Il relut posément les lettres et les chiffres inscrits par une écriture ferme et décidée sur le ticket de métro : « EVT2304/14 – EMT2304/22 ». Cette étrange inscription était précédée d'un nom : Pâris, son nom de code...

Malgré sa personnalité entière, Habib, alias Pâris, se sentit soudainement fébrile. Tant de choses semblaient dépendre de lui, des choses dont il ignorait totalement l'aspect ou l'ampleur. Il ferma les yeux. Sans trop comprendre, sa vie misérable défila sur l'écran noir de ses paupières. Les destins sont ce qu'ils sont, et celui de Habib s'était écrit dès les premières secondes de son existence. Il avait vu le jour le 2 mai 1982 au cœur-même de la vieille ville du Caire... dans la Cité des morts, au beau milieu

d'un cimetière où certains caveaux ou mausolées dataient du XIII^{ème} siècle. Comme bon nombre d'Égyptiens vivant aux abords du canal de Suez et fuyant les troupes israéliennes à la fin des années soixante, ou comme d'autres ayant suivi les colonnes d'un exode rural rendu inévitable, Fouad et Jahina Saleh s'étaient installés dans un cimetière séculaire de la Cité des morts. Ils s'étaient appropriés un caveau au-dessus duquel ils avaient aménagé un étage. Les propriétaires des concessions s'étaient résolus à accepter cette situation. En contrepartie, les « squatteurs » entretenaient les tombes... tout le monde y trouvait son compte, même l'État qui, de cette manière, réglait une partie de la crise du logement.

C'était ici, dans ces lieux si sordides, que la mère d'Habib avait pris conscience que, dès les premières secondes de son existence, son fils s'était imprégné du parfum de l'au-delà. Un mauvais présage s'était-elle dit à l'époque. Ne supportant plus cette odeur perpétuelle de cadavre, le jeune couple avait décidé de « déménager » et de s'installer dans la périphérie Nord de la ville... Mais, Le Caire, Al Qāhira, « la Victorieuse » dans sa traduction la plus fidèle, possédait aussi ses faces cachées. Les quartiers Nord de la ville, sur les hauteurs du Muqattam, n'étaient que misère, pauvreté et saleté. Mais pour eux, mieux valait l'odeur des détritits à celle de la mort. Dans l'esprit des parents d'Habib, cette dernière finissait toujours par attirer à elle ceux qui la côtoyaient de trop près.

Dès son plus jeune âge, Habib Saleh avait rejeté l'idée de vivre une existence misérable. Il lui était

impossible d'envisager d'être exploité par un vil propriétaire de champs de cannes à sucre de la périphérie de la capitale ou dans les cultures de trèfles destinées à nourrir les ânes et les chevaux de tous ceux qui ne pourraient jamais s'offrir de voitures surtaxées par l'état. Tant de ses frères souffraient de cette vie pitoyable dans les faubourgs du Caire, véritable jungle bruyante et grouillante où la loi du plus fort, du plus violent l'emportait inexorablement. L'espérance de vie était si... inexistante !

Depuis longtemps, Habib rêvait d'autre chose, d'une vie moderne, d'une existence hors norme, en tous les cas, hors les frontières de son pays aux richesses inaccessibles.

Il lui avait fallu montrer les dents, sortir les poings, le couteau à deux ou trois reprises dont une fois pour provoquer la mort de son rival, uniquement pour faire respecter ses exigences d'indépendance. Suite à ce meurtre, il avait dû quitter les siens et fuir vers l'Europe, sa seule chance. Il avait traversé des contrées inconnues sinon inhospitalières jusqu'à Gabès, port tunisien à la pollution irritante.

Au passeur qui lui réclamait des milliers et des milliers de livres égyptiennes, il lui avait montré son couteau encore taché du sang de sa victime. La peur de son passeur était devenue son passeport. Et alors, comme plusieurs dizaines de compagnons d'infortune, il avait embarqué sur une vieille barcasse, affronté les flots parfois déchaînés de la Méditerranée, jusqu'à s'échouer sur une plage de Lampedusa. Mais son regard s'orientait non pas vers Rome, mais vers Paris. La France !, ce pays où,

depuis son plus jeune âge, ses rêves de richesse le transportaient.

À vingt-quatre ans, après des conditions inhumaines de trajet, il parvint enfin à fouler la terre de ses espérances. Il avait aussitôt gagné Paris. Puis, plusieurs mois plus tard, il y avait eu ce contrôle d'identité d'envergure et tout avait basculé... Son « enlèvement », son « isolement », son « serment », son « éducation » et enfin, son « placement » ! Un loup dans la bergerie...

— Ça va Habib ? Ça n'a pas l'air d'aller !?

— Lâche-moi, tu veux ! Dégage !

— Ok, Habib, ok... Te fâches pas. J'me casse.

Dans le quartier, personne n'aurait osé s'opposer à Habib. Il n'y avait qu'à lire dans ses yeux pour comprendre qu'il ne fallait surtout pas le provoquer. Pour cette raison, il s'était rapidement imposé comme le caïd de la cité. Il y avait bien eu Abdelkader, le marocain, à avoir voulu le détrôner mais, un beau jour, il avait disparu. Habib disait à qui voulait l'entendre qu'Abdelkader était retourné définitivement dans son pays, et tout le monde avait feint de le croire. Pour sûr, le pauvre homme devait pourrir quelque part sous un mètre de terre.

Habib regarda l'insolent s'éloigner, puis posa à nouveau les yeux sur le fameux ticket de métro aux étranges inscriptions : EVT2304/14 – EMT2304/22. Sans plus attendre, il tâta le fond de sa poche de jeans et fit tinter quelques pièces d'euros. Il se précipita au tabac/presse du coin, délogea sans ménagement un quotidien *Le Parisien* de son présentoir, posa bruyamment une pièce de deux euros sur le comptoir et quitta les lieux sans attendre sa monnaie.

Comme s'il se sentait épié, il se retourna un nombre incalculable de fois tout en marchant vers le jardin municipal. Après un dernier tour d'horizon, il s'assit sur un banc à la peinture écaillée et se plongea aussitôt dans la lecture de son journal.

N'importe qui aurait pu s'étonner de le voir tourner les pages aussi rapidement et aussi nerveusement. Car, pour le moment, Habib n'avait rien à faire des nouvelles déprimantes du monde entier. Seules aujourd'hui comptaient les petites annonces.

Il les épulcha une à une jusqu'à trouver celle qu'il recherchait avec une once d'inquiétude et d'excitation. Elle se trouvait bien là, noyée parmi des dizaines d'autres. Sauf que personne d'autre que lui ne pouvait se douter du pouvoir destructeur des quelques mots anodins et surprenants de cette petite annonce. Comme pour se prouver qu'il ne se trompait pas, il la lut à haute voix :

— Loue ancien garage unique, espace rangement remarquable et divers encastremets. Tout renseignement ou information est expressément souhaité tant cette offre négociable fera inmanquablement regretter moult épargnants endettés.

Habib procéda à une ultime lecture puis, se saisit d'un stylo. Il se mit à entourer la première lettre de chacun des mots composant l'annonce qu'il associa les unes aux autres : L-a-g-u-e-r-r-e-d-e-T-r-o-i-e-e-s-t-c-o-n-f-i-r-m-é-e.

— La guerre de Troie est confirmée !

Ainsi donc le grand jour était arrivé. Habib resta longtemps assis sur son banc. Il ressentit une pointe

d'inquiétude lui brûler la poitrine, rapidement remplacée par une irrépressible excitation. Il bomba le torse. Il allait être l'artisan d'un chaos.

Mais ce que Habib ignorait à l'instant présent était que, partout en France, dans d'autres grandes villes, dans d'autres quartiers dits sensibles, d'autres jeunes gens détenaient dans une main un journal et dans l'autre... un ticket de métro.

*

22 avril, 19h55 (J-15).

Partout en France, le sonal des journaux télévisés répandait leurs notes graves et angoissantes. Elles résonnaient comme autant d'espoirs ou de craintes entre les murs des appartements des barres de béton, dans les quartiers résidentiels, dans les maisons bourgeoises, dans les brasseries, dans les QG des candidats... partout. Encore cinq minutes d'attente et les Français allaient découvrir le visage des deux candidats rescapés du premier tour de l'élection présidentielle.

Face à leurs écrans, certains étaient fébriles, d'autres excités convaincus de la victoire, d'autres encore n'attendaient qu'une chose : assouvir leur impatiente curiosité. Sur les plateaux de télévision, le visage des journalistes, conscients d'être à cet instant précis les messagers d'une nouvelle page d'Histoire, reflétait une agitation inhabituelle.

Réclamant l'attention de tous dans le studio de télévision, l'un des commentateurs vedette prit alors la parole :

— Nous voici donc à moins d’une minute de l’annonce officielle des premiers résultats. Dans quelques instants, nous allons déclencher le décompte des dernières secondes et vous découvrirez alors qui seront les deux candidats parmi les sept en lice que vous, électeurs français, avez décidé de mener au second tour...

En toile de fond, derrière le journaliste, le chiffre dix s’afficha puis le neuf, puis le huit... Enfin, sans réelle surprise, les visages des deux favoris à la présidence apparurent. Maxime Chauvert, avec 38,7 des voix, allait devoir affronter le concurrent du parti opposé Henri Bourgueil qui, le regard volontaire, affichait un score de 32,9% des suffrages. Filmés simultanément, les camps des deux candidats ondulèrent sous l’œil de la caméra. La foule en liesse grouillait en tous sens, les uns se congratulant, les autres s’étreignant avec ferveur tout en sautillant sur place. Les sourires étaient francs, les yeux des militants pétillaient. Puis, dans les rangs des deux camps adverses, les cris de joie laissèrent la place à une clameur qui s’éleva comme une antienne :

— Bourgueil Président !

— Chauvert Président !

C’est ainsi que l’Histoire se forge, dans l’inconscience générale, dans l’insouciance des esprits... dans l’ignorance des lendemains de souffrance. Ces derniers étaient déjà en marche.

*

**Gennevilliers quartier du Luth,
22 avril, 21h30 (J-15).**

— Je vous ai réunis parce que cela fait trop longtemps que plus personne ne s’occupe de notre

sort. Tous ces politicards ne pensent qu'aux élections ! Y'en a marre que tous ces véreux ne pensent qu'à eux ! Je veux que demain, on foute le bordel afin de leur rappeler que nous existons.

— Tu veux qu'on foute le feu partout comme en 2005 ?

— Exactement. Il faudra même faire plus fort encore !

— Pas de problème Habib, au contraire. Tout' façon on n'a qu'ça à foutre ! claironna l'un d'eux à la barbe naissante.

— Bien. Voilà comment je vois les choses. José, toi tu t'occuperas des quartiers nord. Faut vraiment que ce soit le vrai bordel pour les flics. Toi, Blanco, tu conserves le secteur du centre commercial. Arrange-toi pour qu'il crame complètement. Quant à toi, Slimane, tu prendras le secteur Ouest. Et ne t'avise pas de te faire pécho comme l'autre fois parce que je vais finir par me poser des questions, des questions qu'il vaut mieux que j'évite de me poser. Je ne te le dirai pas deux fois...

— Ben quoi ! Je ne l'ai quand même pas fait exprès !

— C'est toi qui le dis...

— Putain Man, j'suis pas une balance !

— Sache qu'une balance, ça se règle, sinon on s'en débarrasse...

— Cool Habib ! J'suis pas une balance, j'te dis !

La « réunion » au sommet se déroulait dans les sous-sols sordides d'une de ces horribles barres de béton, là où s'accumulent la misère sociale, la misère des matériaux, la misère de l'avenir. Un avenir sombre, froid, gris comme le ciment de mauvaise

qualité qui, à défaut de sceller efficacement les briques entre elles, réussissait toutefois à souder les habitants entre eux.

— Et moi je fais quoi ?

— Toi Sergio et tes gars, vous resterez tranquilles demain soir. Vous prendrez le relais dès le lendemain. En attendant, repos complet pour tous parce qu'on devra tenir longtemps. J'ai besoin de gars frais pour la suite des événements. Il faut frapper fort d'entrée de jeu. On doit profiter de la fatigue des flics avant que les renforts n'arrivent !

— Mais, Habib, j'comprends pas... plus on sera nombreux, plus on foutra le bordel !?

— Non. Le but n'est pas de tout mettre à feu et à sang en une fois. Il va falloir que ça dure je te dis. Et même, que ça dure très longtemps... Et puis, cesse de discuter. Si je te dis que, demain soir, je ne veux pas te voir dehors, c'est qu'il n'y a pas intérêt à ce que je t'y voie, c'est clair ? Je ne fais pas de dessins de ce que je ferai de celui d'entre vous qui n'obéira pas. Je ferai un exemple du premier qui merdera. Je vous aurai prévenus !

— Ouais, t'inquiète, man. Mais, dis voir Habib, y'a quand même un truc que je voudrais savoir.

— Mmhh ?

— En 2005, on avait vraiment des raisons de le faire. Deux des nôtres étaient morts à cause des flics ! Alors, je sais bien qu'il faut qu'on se fasse entendre encore aujourd'hui parce que tout le monde nous laisse crever la gueule ouverte, mais si on ne veut pas que ça se retourne contre nous, il faudrait qu'on ait au moins une vraie raison de tout casser. Enfin, tu vois ce je veux dire... un truc chaud, quoi !

— Les gars, tout ce que je peux vous dire c'est que, demain, le quartier doit s'embraser... Et il s'embrasera.

— Pas de problème Habib mais Slimane a raison, il faudrait que quelque chose se produise pour motiver encore plus les mecs du quartier ! J'sais pas moi, une baston avec les keufs par exemple...

Habib sembla perdre patience. Il se leva et allait quitter la cave lorsque, subitement, il se retourna. Il fixa un à un les jeunes gens adossés au ciment grisâtre avant de leur lancer :

— Je suis sûr qu'il va sa passer quelque chose bientôt. Alors, soyez prêts, sinon !... abrégéa Habib avant de disparaître dans l'obscurité du couloir.

Pour découvrir la suite, vous savez ce qu'il vous reste à faire !

Direction la boutique !

Merci et à bientôt !

BL7 Editions